

L'Équipe, pendant les JO de Pékin

« Le “manque d’opinions” des journalistes, la prostitution de leurs expériences et de leurs idées ne peuvent être saisis qu’en tant qu’ils représentent le point culminant de la réification capitaliste. »

Theodor W. Adorno, *Minima moralia*, Paris, Payot, 1983, p. 214.

« Ce qui se cramponne à l’image reste prisonnier du mythe, culte des idoles. L’ensemble des images s’assemble en rempart devant la réalité. »

Theodor W. Adorno, *La Dialectique négative*, Paris, Payot, 1978, p. 162.

La nouvelle Équipe

L’objectif de cet article est de mettre au jour, sur le bref laps de temps du déroulement des JO de Pékin, soit une quinzaine de jours, l’implication spécifique du journal *l’Équipe* (le quotidien du sport et de l’automobile) et de ses journalistes dans la large diffusion du bloc idéologique sportif compact et dans la prolifération pathologique et massive du spectacle sportif auquel adhèrent des consciences atrophiées mais déjà mises en condition par l’instillation permanente de la logique de la compétition et le caractère implacable qu’elle a prise depuis la rénovation de l’olympisme par le baron Pierre de Coubertin. L’un des premiers quotidiens français dont certains tirages peuvent atteindre le million d’exemplaires et davantage (cf. la Coupe du monde de football en 1998) avait donc fait le choix d’envoyer une escouade d’une cinquantaine de journalistes vers la Chine pour suivre et rapporter les faits et gestes des sportifs venus se rencontrer dans l’une des compétitions les plus controversées depuis Moscou en 1980 et la Coupe du monde de football de 1978 en Argentine. On peut imaginer que *l’Équipe* ne pouvait faire autrement face à ce qui se présentait selon la dictature chinoise comme l’« événement du siècle ». *L’Équipe* allait donc se rendre aux JO pour suivre toutes les compétitions selon un protocole mûrement réfléchi. À *l’Équipe*, on ne pouvait pas en effet faire comme si de rien n’était... D’autant que le Grand Reporter, Benoît Heimermann, faisait partie du voyage, et que ce dernier affecte toujours – semble-t-il – des positions de gauche¹...

Les JO de Pékin se déroulant du 8 au 23 août 2008, nous avons donc analysé une quinzaine de numéros de *l’Équipe* ce qui a permis d’apprécier la tonalité générale du discours du quotidien sportif. On a pu alors aisément goûter la prose des plus actifs thuriféraires, caudataires, voire flatteurs de sportifs engagés lors de cette « magnifique » et « grandiose » compétition malgré tout, et il est vrai, envahie par la politique (le boycott et ses causes) et infectée par d’énormes soupçons (le dopage et ses conséquences). Dans ce contexte ô combien difficile, *l’Équipe* a su se tenir sur une ligne de crête : ne pas fermer les yeux sur la politique, ne pas nier le dopage, affirmer que le Tibet et Tian’anmen sont présents dans tous les esprits, bref tenir une posture démocratique et citoyenne, mais surtout tout faire par le texte et par l’image, dans une

1. On se rappellera l’ouvrage de Benoît Heimermann au titre pourtant si explicite : *La Fin des Jeux olympiques* (Paris, Éditions Garnier, 1980) où le prophète lâchait une conclusion tout aussi explicite : « Aujourd’hui, les Jeux olympiques ont découvert leur vrai visage et il faut l’accepter comme tel. Ils sont une fête foraine où les intérêts des marchands et les ambitions des hommes politiques trouvent un terrain favorable pour... s’exprimer. Après les récents événements [boycott des JO de Moscou en 1980] qui ont fait trembler l’édifice péniblement bâti par Pierre de Coubertin, nous sommes conduits à dresser le constat suivant : si les Jeux olympiques ne sont pas morts, l’esprit olympique n’est plus. » (p. 180) Au fait, B. Heimermann, a-t-il vu flotter l’« esprit olympique » en 2008 au-dessus du « Nid d’oiseau » ?

articulation habilement mise en œuvre des textes et des images, pour démontrer que face à des événements non-contrôlables, le sport reste et se maintient comme une puissance inaltérable, immuable, permanente, un processus irréversible, la structure innocente *par excellence* à laquelle on se doit de rêver et qui doit faire rêver dès lors que l'on a pris conscience de toutes les « impuretés », « altérations » et autres « dégradations » qui peuvent le corrompre mais desquelles il sort toujours vainqueur.

Notre souhait est ici, et pour l'essentiel, de rendre compte de la *manière* dont l'information relative aux JO a été traitée par un quotidien qui se veut ouvert et libre, mais bien sûr tout entier dévoué à la cause du sport. *L'Équipe* est en effet une source d'informations non négligeable grâce au travail de ses nombreux reporters qui ont couvert toutes les compétitions sportives. Le quotidien multiplie également les « échos », « brèves » et autres « billets » qui permettent de faire le tour du monde du monde du sport. Mais *l'Équipe* est surtout le Niagara de la *sportivisation* des consciences constamment douchées et définitivement imbibées par les « exploits extraordinaires », les « records phénoménaux » et les « émotions inouïes » qu'instille en profondeur la compétition tous azimuts sur les pistes et dans les stades, dans les bassins d'eau, sur les tatamis et dans les gymnases. Or, cette « sportivisation » généralisée est reprise et redoublée en pleine page par des images toujours plus habiles, massives et imposantes avec de subtiles cadrages, de la couleur et des « contenus » à forte charge émotive. Car les visuels mis en œuvre par *l'Équipe* sont importants dans leur déploiement, décisifs dans leur visée, et leurs effets sont durables dans leur qualité d'imprégnation des consciences parce que la page est elle-même mise à contribution pour créer *l'impact visuel* nécessaire et opérant.

L'image avant tout

Tout d'abord *l'Équipe* dispose d'un journal grand format qui augmente les possibilités d'intégrer des images de taille parfois imposante redoublant ainsi leur puissance intrinsèque en tant qu'image. Cadrée, en pleine page, ou occupant des surfaces non-négligeables, l'image l'« emporte » toujours sur un texte même très fourni en quantité de signes. Le texte se maintient certes mais toujours sur un mode mineur et dans un rapport de légende à l'image ; il l'illustre davantage que l'image n'illustre de manière traditionnelle le texte. L'image domine la page lorsque le texte tourne autour sans pouvoir capter et retenir l'attention du lecteur. Le regard se fixe d'abord sur l'image et ensuite, mais bien après, il peut aller chercher des explications dans le texte qui l'environne. Il n'est pas dit que le texte soit ignoré par les lecteurs. La dominante visuelle revient toutefois à l'image qui absorbe le regard, organise l'œil, canalise la vision².

Il y a les articles bien sûr, parfois assez longs, correctement rédigés avec une syntaxe que des rédacteurs d'autres quotidiens ont désormais du mal à égaler. Il y a désormais les images qui occupent une surface de plus en plus importante dans la page et dans l'organisation générale de la maquette. Les images, ici des photos, présentent les athlètes de près, en pleine action au cours d'une compétition ou juste après un terrible effort, ou encore dans le doute, tristes ou exultant de bonheur. Les photos des sportifs renvoient à leurs qualités humaines, à leurs attitudes, postures et émotions proches de celles du commun des mortels, mais toujours sur le mode de l'excès voire de l'extrême. Les sportifs sont certes présentés comme des individus

2. À l'inverse de Marie José Mondzain dont les réflexions sont sous-tendues par l'idée d'un possible et nécessaire apprivoisement de l'image, voire d'une pédagogie de sa réception, nous pensons que l'image sous sa forme photographique est un *bloc compact* qui écarte la réflexion, annihile la pensée, broie toute spéculation. Marie José Mondzain précise qu'il ne faut pas « oublier que la caractéristique fondamentale de l'image, c'est son immédiateté, sa résistance primitive à la médiation ». Marie José Mondzain, *L'Image peut-elle tuer ?*, Paris, Bayard, 2002, p. 59. L'essayiste admet cependant que « le problème concerne la nature intrinsèque de l'image et non son contenu narratif ou référentiel » (p. 26)

comparables à toute autre personne, mais la différence vient de l'image qui rend le sportif autre, différent, et n'a de cesse de le valoriser.

Sur sept ou huit colonnes, le texte s'étale dans un très petit corps de police, presque minuscule, inadapté on peut s'en douter pour le lecteur moyen de *l'Équipe*. Comme s'il fallait minimiser le texte au profit de l'image, énorme, éclatante, immense lorsqu'elle est en pleine page ou même lorsqu'elle recouvre une grande partie de celle-ci. Les « brèves » sont elles aussi minuscules, à peine lisibles, écrasées par une image centrée, tout en couleurs. Toutes les « premières » veulent frapper fort et clair ; quelques lignes de textes suffisent pour permettre à l'image de briller. Le texte accompagne l'image qui doit tout dire, « exprimer » la réalité mieux encore que le texte.

Au jour le jour

— Ce n'est pas toujours qu'une seule photo de sportif qui fait la « première » des numéros de *l'Équipe* du 7 août où le quotidien nous annonçait « La ruée vers l'or » pour les athlètes suivants : Teddy Riner, Julien Absalon, Laure Manaudou, Alain Bernard, Tony Estanguet, Yohann Diniz. Seuls Julien Absalon et Alain Bernard obtiendront la médaille d'or convoitée. Dans ce même numéro du 7 août, deux journalistes Olivier Margot et Alain Lunzenfichter rappellent à leur façon la genèse d'« Une si longue attente » pour reprendre le titre de leur article. L'article sait doser le pour et le contre. Soyons déjà rassurés : le « pour » l'emportera, le « pour », c'est-à-dire *pour* le sport. Tout d'abord, on rappelle opportunément que Juan Antonio Samaranch s'était effondré le 13 juillet 2001 lors du vote pour l'attribution des JO à la Chine. Presque mort ! Voici donc un homme sensible, tout entier dévoué à la cause du sport et prêt à mourir pour elle. On sait pourtant à *l'Équipe* que le leader olympique fut un franquiste patenté. Mais cela n'empêche pas les journalistes de le reconnaître comme celui qui a permis au quart de l'Humanité d'accéder à la finale olympique. Tout aussi opportunément, l'article nous rappelle la répression au Tibet, insiste sur la démesure des projets urbains et territoriaux, et en contrepartie montre les capacités de la Chine à lutter contre les épidémies, le tremblement de terre du Sichuan, la pollution qui touche 15 des 16 plus grandes villes du monde... La volonté de démonstration, le « d'un côté, de l'autre », est impeccable et implacable.

— Dans le numéro du 8 août, titré « Faites vos jeux », le quotidien a illustré sa « première » avec une photographie du « nid d'oiseau » illuminé par un feu d'artifice nocturne. En bas de la page, la maison « Ricard », « un apéritif, un vrai » a acheté une surface d'annonce publicitaire pour nous annoncer que : « Nos étoiles sont en Chine (les étoiles d'anis qui entrent dans la composition de Ricard sont sélectionnés en Chine) ». *L'Équipe* maintient le même registre des propos : le sport a attiré un plateau politique comme jamais. « Accourus de tous les continents pour la cérémonie d'ouverture, quatre-vingt-dix chefs d'État et de gouvernement, dont MM. Sarkozy et Bush, et quelques dizaines de ministres en rangs serrés, prendront place dans les tribunes officielles. Un engouement jamais vu pour le rendez-vous dans l'histoire des Jeux. Le gouvernement chinois en rêvait, les hommes politiques l'ont fait. » Et *l'Équipe* applaudit quand la démonstration est faite que le sport peut rassembler des politiques qui, par ailleurs, peuvent s'étriper de manière diplomatique ou directement par la guerre ! Ni le parcours chaotique de la flamme, ni l'« improbable boycottage » dans une « contestation planétaire » n'eurent lieu. Et « à l'arrivée, comme le souligne Étienne Bonamy, il n'y a eu ni l'un ni l'autre, comme le bon sens sportif le dictait ; ni l'autre, comme le bon sens politique le laissait deviner ». La seule rivalité que feint d'annoncer le journaliste serait donc celle de la joute sportive entre Américains et Chinois. Dans le même numéro, nous sont présentés « Les 312 bleus de Chine », sur 4 pages entièrement couvertes de photomaton des athlètes réunis par discipline, chacun avec leurs âge, date de naissance, taille et poids.

— « À chacun son Everest » titre *l'Équipe* du 9 août, associant sur une pleine page le nageur américain Michael Phelps qui s'est lancé le défi de remporter huit médailles d'or (ce qu'il réalisera) et le français Nikola Karabatic, présenté comme le meilleur handballeur du monde rêvant de mener l'équipe de France à son premier titre olympique (ce qu'elle réalisera). Place à la cérémonie d'ouverture que décrit sur une pleine page Loïc Grasset sous le titre « le jour le plus Chine » avec une vue à l'intérieur du « Nid d'oiseau » de son vrai nom « Le stade olympique de Pékin ». Encore une fois, le journaliste constate l'intérêt énorme des politiques pour participer à la cérémonie d'ouverture. Ils sont venus, ils sont tous là : Sarkozy, Bush, Poutine, Bouteflika, Peres prêts à s'ébahir du spectacle « son et lumière » promis par les Chinois. Le monde entier commençait à vivre à l'heure chinoise... Une photo de Laure Manaudou à peine reconnaissable sous d'épaisses lunettes noires lui barrant le visage lui-même à moitié enfoncé dans l'eau donnait le ton plutôt inquiet de l'article de Benoît Lallemand intitulé « Voyage dans l'eau-delà »...

— À nouveau une photo de Laure Manaudou en « première », toujours le visage en partie masqué par des lunettes noires. Un titre : « Manaudou, c'est bon pour le moral. » On saura assez vite ce qu'il en sera du moral. L'éditorialiste Étienne Bonamy après avoir égrené les nombreux records battus par les Français en natation termine son article par des propos en parfaite contradiction avec la réalité elle-même. « Les records, les chronos, voilà des notions bien éloignées du quotidien des sportifs professionnels participant aux Jeux. Footballeurs, tennismen, cyclistes ou basketteurs, beaucoup viennent chercher dans le rendez-vous l'excitation d'une aventure inhabituelle. » Et à nouveau en page 3 une photo de Laure Manaudou plongeant dans le bassin olympique. Sur presque toute la page suivante, un photomontage de Manaudou, en face à face, une photo à Athènes, lauriers sur la tête et bouquet de fleurs à la main, l'autre à Pékin, souriante mais un bonnet de bain sur la tête et rien dans les mains. Entre les deux photos un comparatif serré sur le « mental », le « physique », la « technique », la « tactique », suivi d'un calendrier des différentes épreuves qu'elle subira durant « ses trois jours de folie »... Les articles tentent d'établir la part de ses chances de victoire. Tout s'écroulera très vite.

Une demi-page d'interview est consacrée à la mamie du peloton : Jeannie Longo participe à ses septièmes Jeux olympiques à près de cinquante ans ! « Je n'ai pas vu le temps passé » nous affirme Longo pour qui le vélo « est une hygiène de vie. [...] C'est vrai que dans le cervelet, en arrière-plan, il y a tout le temps le vélo. La qualité de vie qui en découle me plaît. Je suis à cent pour cent dans cette démarche de toujours avoir l'intégrité corporelle qui me permet une perf. C'est intéressant, le côté performance. » On n'en doute pas. Plus intéressant est la fin de l'interview. On passe aux « aveux ». À la question de savoir si le vélo lui a volé quelque chose, la réponse est on ne peut plus limpide, remplie de bonté et surtout sans aigreur aucune. « Je n'ai pas de gamin, mais ma sœur en a quatre et ne se fait pas d'illusions ; quand elle sera vieille, ils auront autre chose à faire que de s'occuper d'elle. Je n'ai pas envie de connaître la vieillesse. On arrive dans des générations où personne ne va s'occuper des autres. » Lectrice de Nietzsche – « Nietzsche, c'est la perfection. Il faut exceller tout le temps » (sans doute comme sur un vélo) – Jeannie Longo se fait une philosophie de la vie bien à elle. « Je suis une hors-la-loi. Je déteste les systèmes. [...] On est dans une société Big Brother [...] la famille se disloque, il y a des valeurs qui disparaissent. [...] Ça devient de plus en plus inhumain. [...] Tout est contrôlé, il n'y a plus de place pour la spontanéité et la fantaisie. Ça va être terrible, terrible. » Terrible en effet l'aveuglement sur son propre parcours, sa propre vision du monde dont le guidon sert de cadre.

— L'intérêt de *l'Équipe* du 11 août est le court article relatant les faits de bravoure de Romain Mesnil. Ce dernier reconnaissait avoir paraphé une lettre invitant le président chinois Hu Jintao à respecter les Droits de l'Homme. Mais il fustigeait les associations qui l'avaient

rendue publique la veille de l'ouverture des JO. « “Ce qui me gêne, c'est que cette lettre a été écrite le 1^{er} juin à Berlin mais qu'elle a été envoyée seulement le 7 août, expliquait-il. Je le déplore. C'est dérangeant pour tous les athlètes car cela n'a pas été fait dans le même contexte que maintenant. Le but était de m'exprimer avant pour être peinard ici [*sic*]. Je ne voulais plus parler là-dessus. Ça me fait ch... » De son côté Muriel Hurtis précisait qu'elle ne souhaitait pas manifester sur les questions des Droits de l'Homme. « J'en aurai conscience mais je ne ferai aucune revendication ici. Place à la compétition »... Que du courage Et *l'Équipe*, au fait, que dit-elle ? Que pense-t-elle ? Rien, bien sûr.

« Sur un fil si fragile » titre *l'Équipe*. Laure Manaudou toujours derrière ses lunettes... Cette fois, le visage est plus crispé avant la « déconfiture ». La courte interview placée sous la photo précise le contexte. « Je n'ai pas de repères... [...] Je n'ai pas du tout l'impression d'être aux Jeux. C'est plus quand je regarde à la télé que quand je suis à la piscine que je réalise. » Une grande professionnelle sans aucune doute pour *l'Équipe*...

— Un titre pour le moins ambigu – « Il ne manque que l'or » – barre la « première » au-dessus de la photo des 4 relayeurs de la natation exhibant leur médaille d'argent. « Bonheur et frustrations », « Et l'eau prit feu », « Une course historique », « Bernard touché et remonté » sont les titres de *l'Équipe* le 12 août dans les pages 2 et suivantes. Pour 8 centièmes d'avance, l'équipe américaine de natation bat l'équipe de France lors du relais du 4 x 100 m et *l'Équipe* va « analyser » cette course sur 4 pages ! D'abord, les explications « techniques » d'Étienne Bonamy : « C'est dans l'aspect technique de la course d'Alain Bernard que l'on trouve l'explication. Il a sans doute commis l'erreur de se coller à la ligne d'eau, donnant à son adversaire l'opportunité de rester sur la vague. Jason Lezak s'est trouvé “emmené” par son voisin, avant de le devancer à la touche, dans une dernière rotation de bras. » La page suivante est une nouvelle et très longue explication de la « défaite » au plus près des nageurs et au cœur de la piscine dans les vagues créées par les compétiteurs. On sut alors comment l'un respire, l'autre saute, quelle fut l'erreur dans le choix des places des relayeurs... et cela sur 7 colonnes d'un texte serré. L'ensemble de l'article est pris dans une vive tourmente émotionnelle où l'on tente de nous faire ressentir la folie du Water Cube. Mais que peut-on dire en fin de compte de 8 centièmes de secondes de différence, soit une phalange de l'un qui touche le butoir avant la phalange de l'autre, sauf à multiplier les exégèses pour mieux cacher la misère de la chose. Tant de photos, tant de textes pour 8 centièmes de secondes et une victoire « volée »...

L'une des nombreuses photos de cette finale d'« anthologie » montre les américains exultant, explosant de joie mêlée à une fureur non retenue, et Alain Bernard sous le choc. Les photos se veulent démonstratives de la puissante jubilation des nageurs américains, leurs cris de victoire, bouches ouvertes, les poings fermés, rageurs. Le texte ne peut que fournir l'explication « rationnelle » quand la photo fournit la « preuve ». La photo prime sur le texte quand celui-ci, subalterne, ne peut que courir derrière la tentative d'éclaircissement. Il n'y a aucune identification entre texte et image, mais subordination de celui-ci à celle-là. L'impact de l'image repousse donc le contenu du texte vers une fonction de commentaire, une façon de légende. D'une manière très générale, on savait déjà que la connaissance des choses, la compréhension des événements était battue en brèche par la multiplication des photos, leur juxtaposition, leur alignement qui empêchent les associations, les rapprochements ou les enchaînements se révélant à la conscience. « L'“idée-image”, comme déjà en 1927 Siegfried Kracauer caractérisait la photographie, chasse l'idée, la tempête des photographies trahit l'indifférence envers ce que les choses veulent dire. [...] Le monde lui-même s'est constitué un “visage photographique”, on peut le photographier car il tend à se fondre dans le continuum spatial qui se forme avec les instantanés³. » Or, si le monde était déjà à ce point sous l'emprise de la photographie et que celle-ci prenait le visage de celui-là, on peut dès lors

3. Siegfried Kracauer, *L'Ornement de la masse*, Paris, La Découverte, 2008, p. 46.

apprécier justement la fonction de la photographie aujourd'hui dans un journal comme *l'Equipe* pour qui la connaissance de la réalité du monde est totalement canalisée par la logique sportive et son spectacle. L'emprise de la réalité sportive par la photographie redouble alors le refus de toute approche réfléchie sur le monde ; la vision du monde selon le quotidien fait du monde une photographie du sport.

On oubliait : une photo de Laure Manaudou plus crispée que jamais sortant de la piscine après son échec au 400 m.

— Le 13 août Séverine Bardon et Loïc Grasset tire un premier bilan globalement positif de « La Chine fière de ses Jeux ». C'est le bonheur absolu. « Environ un Chinois sur cinq est devant son poste en matinée. Dans les stades, le contraste est impressionnant avec Athènes, où certains sites sonnaient creux il y a quatre ans. » Les Chinois sont enthousiastes et s'enthousiasment pour tous les sports y compris le tir au pistolet, le plongeon et encore l'haltérophilie. Et dans ce sport, par exemple, les Chinois applaudissent à tout rompre leur champion non parce que ce sport « les fascine a priori, mais parce que, dans l'imaginaire chinois, seule la victoire et l'or ont une valeur ». Le bonheur du sport, le sport comme bonheur. Les chiffres, selon nos deux journalistes, parlent d'eux-mêmes : « La cérémonie d'ouverture visionnée selon TNS Sofres, par 840 millions de Chinois. Dimanche, pour la première journée de la compétition, plus de 771 millions de téléspectateurs ont suivi les épreuves sur l'une des sept chaînes de la CCTV qui diffuse les Jeux. Chacun est resté, en moyenne, plus de trois heures devant son petit écran ». De quoi nous rassurer en effet !

La page 12 est entièrement consacrée aux « Constats d'échec » de Laure Manaudou. Et on la voit en effet le visage baissé, triste, une serviette immaculée couvrant sa tête comme un châle, les chaussures à la main. Elle revient d'un enterrement en eaux profondes. L'interview de son ex-entraîneur Philippe Lucas par Pascal Glo situe les « causes » de l'écroulement de celle qui ne voulait pas devenir une « machine » manipulée par un gourou. Pour ce dernier, tout est affaire de « détermination. De volonté de souffrir. Le haut niveau, c'est souffrir. Vous avez vu ce qu'a dit Phelps : "Je suis en superforme. Sur mille séries, j'ai fait mes mille meilleures séries." Il est en confiance. C'était Manaudou, ça ! Quand on ne travaille pas, on est sûr de ne pas réussir. » Quand le texte réussit de suppléer à l'image.

Dans un court article, sans plus de commentaires, B.H. (Benoît Heimermann ?) récapitule les mensonges de la cérémonie d'ouverture : feux d'artifice préenregistrés, « tableaux » améliorés grâce à des techniques d'animation ou à des images de synthèse, substitution de chanteuses car l'une d'entre elles n'était « pas suffisamment jolie », photo fétiche des JO retirée parce que l'étoile du drapeau national était présenté « vers le bas »... Quand le faux se donne pour le vrai. Et B.H., au fait, que pense-t-il lui, *personnellement*, de ce vrai-faux spectacle ?

— Pleine page (sans publicité) pour Steeve Guénot, champion olympique de lutte gréco-romaine (66 kg), ce 14 août. Suivies de 3 pleines pages entièrement consacrées aux champions, lui et son frère aîné, médaillé de bronze dans la catégorie des 74 kg. Interview-émotion pour les athlètes qui n'en finissent pas de se congratuler : « Frères de gloire » titrait le journal. Les Guénot sont dans le civil agents de sécurité à la RATP, et cette dernière a fait passer une annonce dans toutes les rames et les stations de métro de Paris. « Nous avons le plaisir de vous informer que Steeve Guénot, agent de la RATP, a remporté aujourd'hui la première médaille d'or française des JO de Pékin. Son frère Christophe obtient, lui, le bronze ».

Avec Teddy Riner, on passe dans une autre catégorie, une autre dimension. Et les dimensions sont exposées, exhibées sur une pleine page – « Riner au scanner » titre *l'Équipe* : 2,04 m (taille), 50 cm (tour de biceps), 2,13 m (envergure), 125 kg (poids). Le judoka prend la pose de l'homme de Vitruve dessiné par Léonard de Vinci, l'homme dans le cercle, l'homme aux proportions « parfaites ». Mais là, c'est un athlète en tenue de combat, et prêt à en découdre avec d'autres « monstres ». La référence à l'homme de la Renaissance est bien sûr déplacée.

Sans être explicite parce qu'elle n'en reprend que l'apparence lointaine, elle est pourtant très présente. Image subliminale capable de nous dire que l'on est face et dans la même personne à l'invincibilité, la beauté, la perfection... Teddy Riner sera battu...

Mais déjà monte « la fièvre du 100 m ». Et *l'Équipe* de nous présenter l'un des favoris de l'épreuve non pas par le truchement d'une photo de l'athlète en plein effort sur une piste d'un stade mais dans une école primaire jamaïcaine venu prêcher la bonne parole sportive. Le moment fort de l'article, toujours placé sous la photo, revient à l'interview de la maîtresse d'école, Mme Flash. « Le jeune Bolt suivait deux cours de sport par semaine. C'était un élève enjoué, facile à vivre. Nous sommes très heureux de la manière dont il a évolué. Dès sa première année ici, il a représenté l'école en athlétisme, d'abord dans le district, puis dans la paroisse. » Impossible par contre de consulter les notes. « On jette un œil sur le dossier, tente le journaliste, histoire d'y jauger ses notes. Mais c'est désormais secret d'État. Madame nous montre toutefois un 73/100 en musique. À côté, il nous a semblé apercevoir des résultats nettement moins bons, mais ici on protège son champion. »

— Dès le lendemain, le 15 août, la victoire olympique d'Alain Bernard est fêtée par le quotidien. Sur un fond de couleur or, le nageur, tout sourire, le doigt pointé en l'air, drapé dans les couleurs françaises, tient de sa main droite la médaille tant convoitée. Le titre de *l'Équipe* est une explosion : « Au panthéon ». À nouveau photos et textes (« Je l'ai fait », « Bernard pour l'éternité »). Cette fois-ci, ça bascule du côté français. Pour onze centièmes d'écart, un doigt, ce que *l'Équipe* qualifiera de « sublime » et « émouvant ». L'analyse « technique » suit dans un article signé Benoît Lallemand. Être le « patron », faire une course « intelligente », « le coup parfait », voici les termes du journaliste pour caractériser une course qui n'est que la conséquence d'entraînements démentiels, d'heures et d'heures passées à aligner des longueurs de piscine hiver comme été. Que les nageurs se départagent par quelques centièmes de secondes ne signifient rien d'autre que le fruit du hasard... On ne peut rien en conclure sur les qualités « supérieures » des uns et des autres. Sauf à *l'Équipe* qui cherche à rationaliser ce qui ne peut l'être. Alain Bernard a sans doute été construit au cours d'« un chantier de huit ans ». « Tout de même, ses dimensions devenues impressionnantes ne cessent de troubler. 1,96 m, 88 kg, il n'en faut pas plus pour que son rival italien Magnini profère quelques allusions au dopage à Eindhoven. Bernard est un athlète construit pas à pas, au point qu'entre Aubagne et Marseille on croise encore des gens qui l'ont connu brindille. » Là, on est beaucoup plus dans le rationnel... le doute est installé...

Une interview de David Douillet permet de mieux situer la violence de l'apprentissage du judo chez les jeunes, une violence non seulement physique et morale, mais aussi une violence de type *sacrificiel*. « Tous les gars [...] ont oublié les sacrifices. Même s'ils ont été considérés comme de la "viande" à l'INSEP ou ailleurs, ces gars sont allés au bout d'eux-mêmes et c'est notre dénominateur commun. C'est ça la vraie médaille. Tout donner, tout tenter pour décrocher la timbale. On vient tous de la mine [*sic*]. Il n'y a que le statut actuel qui me différencie de ces types qui sont désormais carrossiers, policiers ou profs de judo. Ils sont fiers de ce qu'ils ont fait. Et ils ont raison. Ils sont allés au bout de leurs possibilités. Ils ont fait tourner leur moteur au maximum. » L'interview est surmontée d'un très grand portrait du roi David, souriant, presque malicieux, osons dire la mine réjouie, avec en exergue cette phrase-slogan extraite de l'interview : « On vient tous de la mine. » Affaire de mine, assurément... Mais à la dureté des propos semble s'opposer le visage presque poupin du judoka ; à ses propos sur la mine répond un visage enfantin. On pourrait y voir comme une contradiction dans les termes alors que l'on est dans leur complémentarité.

— Peu de choses intéressantes ce 16 août. On attend la finale du 100 m en présentant les performances et les atouts physiques des trois prétendants : Gay, Bolt, Powell.

— Par contre, ce 18 août, *l'Équipe* titre sur la finale du 100 m : « Le coup de foudre », puis en page 3 « A star is Bolt ». Laissant ses adversaires à plusieurs mètres de distance derrière lui, Usain Bolt court les bras ballants, le corps relâché, au terme d'une course qu'il finit en 9"69, un nouveau record du monde. Époustouflant ! Prodigieux ! Inimaginable ! « Monstrueux » (Marie-José Perec). On calculera plus tard que le Jamaïquain aurait pu terminer sa course aux environs de 9"50/9"60, soit un record qui aurait sans doute tenu des siècles... La surprise passée, le doute pourtant déjà s'installe. Ainsi les commentaires du quotidien sont enthousiastes à l'égard d'un vainqueur hors normes mais mâtinés de circonspection pour ne pas dire de quelques doutes. L'article de Jean-Denis Coquard pose quelques questions gênantes : « Il travaille plutôt vite, non ? Il paraît qu'il ne touche même pas aux vitamines. On espère pouvoir le croire. » De son côté, Jean-Philippe Leclair livrait son « opinion » sur « le sport roi ». « Le traditionnel sport roi des Jeux s'est enfin trouvé un nouveau king. Si le dopage ne le rattrape pas [*sic*], son règne ne fait que commencer. » Nicolas Herbelot consacre en page 4 un article un peu ironique sous le titre : « Plus vite que les dopés. En 9"69, Bolt a aisément relégué les bannis Gatlin (9"77), Montgomery (9"78) et Johnson (9"79) à près d'un dixième. Stupéfiant ! ». Stupéfiant ! qu'on se le dise...

Pendant ce temps Jacques Rogge, le visage grave et saluant la foule d'un geste auguste, quasi olympien, multipliait les déclarations encourageantes sur la bonne tenue des JO – « Pour l'instant, c'est nickel » – et affirmait que « le confort des sportifs était assuré » grâce à « l'arrêt des usines, la circulation alternée, la mise en place des voies olympiques, ces décisions se sont révélées très efficaces ». En effet, tout s'est arrêté pendant 15 jours... sauf la distribution du lait contaminé, mais cela on ne le saura qu'après les JO. *Grâce au sport*, les conflits y compris les plus graves et vécus en direct – l'occupation de la Géorgie par les troupes russes – ne posaient pas de problèmes pour la poursuite des JO : « les sportifs de ces deux pays ont fait montre d'un vrai fair-play en pleine crise, notamment en judo lors de leur confrontation directe ». Grâce aux JO, « la Chine va changer [...] et malgré toutes les critiques que l'on a pu entendre et que l'on continue d'entendre, je soutiens que plus de 25 000 journalistes peuvent travailler librement dans ce pays [*sic*]. Et écrire ce qu'ils veulent sur ce qu'ils voient ». La question est bien celle-ci : que voit-il ces journalistes – ceux de *l'Équipe* en particulier – des JO ? Les JO répondit l'écho... C'est-à-dire que les journalistes – et *l'Équipe* est très bien placée pour le savoir – ne s'intéressent et ne se sont intéressés qu'à la compétition. Et là, les Chinois ont su leur en mettre plein la vue au sens propre comme au sens figuré, les dissidents ayant été préalablement mis en prison ou éloignés de la ville de Pékin et par conséquent inaccessibles. *L'Équipe*, elle non plus, n'a rien dit, obnubilée, obsédée, hantée par le spectacle du sport et ses exploits, ses performances, et ses résultats dont elle nous a fait profiter sur des pages et des pages de son grand format. La compétition sportive a en effet tout enveloppé, tout caché et tout orienté sur son propre spectacle. *L'Équipe*, pas plus que Rogge, n'a pas été capable de *transgresser* sa fonction de journal sportif : elle a donc participé de plain-pied à l'exploitation des consciences écrasées par le mythe du sport salvateur du monde. Pendant ces 15 jours de furie olympique, *l'Équipe* a constamment redoublé les valeurs de l'olympisme par des pseudo-valeurs de communication journalistique avec de fortes images de sportifs rageurs et réjouis et des textes apologétiques. Pendant ces 15 jours de « fête », aucune photo, aucun texte ne traitèrent de la réalité extra-sportive, de ce qui se passait juste à l'extérieur du champ sportif, en dehors des stades, en dehors des piscines. Pas un mot ! *L'Équipe* a fait montre d'une grande complicité avec le CIO et le Comité d'organisation des JO.

— *Bis repetita*. Cette fois, ce sont les Jamaïquaines qui remportent le 100 m, un triplé. La première des 3 est « l'inconnue du Pékin express » comme le titre le quotidien qui la compare d'emblée à « un lapin Duracell pris de vertige ». « Elle est spectaculaire pour mini-miss Shelly-Ann (1,56 m). Et ça intrigue, forcément. » Ça intrigue même fortement le journaliste de *l'Équipe* qui a de la peine à y croire. « Est-elle une bonne affaire » comme l'affirme son

agent. « Depuis hier, elle l'est. Vraiment ? », s'interroge encore Jean-Denis Coquard. Cartes à l'appui (États-Unis, France, Jamaïque), le journal nous explique que ce pays est un « confetti » comparé aux deux autres. Une économie et une démographie ridicules. Alors d'où vient cette énergie ? Seraient-ce la musique et la danse, le rap, la joie de vivre permanente de ses habitants qui fourniraient l'explication ? *L'Équipe* a du mal à trouver une réponse rationnelle. Alors, le journal verse dans une façon « raciale » d'interprétation : ils ont cela – sous-entendu la course, le sprint – dans le sang. Le sprint est alors décrit comme un phénomène de société (la société jamaïquaine) et permet de croire les affabulations du Ministre des transports qui parle « d'héritage » des anciens et autres fadaïses. Le délire « raciale » s'installe un peu plus lorsque Stephen Francis, l'entraîneur d'Asafa Powell nous tire les larmes de nos yeux déjà embués : « Nous sommes tous des descendants d'esclaves [*sic*]. Nos ancêtres étaient donc parfaitement résistants puisqu'ils avaient survécu [c'est pas très gentil pour ceux qui n'ont pas « résisté »] à ce terrible voyage depuis l'Afrique. À l'époque de la traite des Noirs, la Jamaïque ne constituait pas qu'une première étape avant les États-Unis. Mais les plus rebelles des esclaves n'étaient pas envoyés sur le continent, de peur qu'ils ne sèment le trouble dans les plantations. Ils étaient gardés ici, en Jamaïque, et nous ont légué leur force de caractère. » Ah bon ! Et le journaliste de renchérir sur l'autre grande affaire de la Jamaïque, la musique : « Le sprint viendrait aux Jamaïquains du fin fond de leur être, comme la musique. Soit une seule et même chose du “vouloir-vivre” jamaïquin. » Affaire de rap, de musique à la Bob Marley, et de volonté de vivre, plus de deux à trois siècles après l'esclavage... Sans commentaires. Plus prosaïquement, délaissant l'équipe des États-Unis, totalement décapitée par les contrôles anti-dopage et par les révélations dans l'affaire Balco de son mentor, l'irrésistible Victor Conte, les aiguilles ou plutôt les aiguillages du dopage ont été vite réorientés vers la Jamaïque qui se trouvait sur le bon chemin et n'était absolument pas contrôlée par les instances olympiques... Mais *l'Équipe* saura-t-elle un jour enquêter sur les trafics de stupéfiants, les lieux de leur production (la Chine en est la grande pourvoyeuse), les intermédiaires, les clients... Pourquoi *l'Équipe* et ses journalistes ne font-ils un vrai travail d'investigation ? Remonter les filières ? Croiser les trafiquants ? Visiter les laboratoires ? Peut-être parce que le sport, l'« esprit olympique » tant rêvé par Benoît Heimermann serait sans doute un petit peu battu en brèche...

Sur une double page, « Michael Phelps rentre dans l'histoire. [...] Unique. Tout simplement historique. Et il n'a que vingt-trois ans ! ». Nouveau poisson-pilote de l'espèce humaine, l'« homme poisson », que l'on découvre photographié sous l'eau le corps en pleine extension, nous est présenté comme le nouveau conquérant des piscines ; « 49 » de pointure « des palmes », et au classement des médailles, la 5^e place derrière la Chine, les États-Unis, la Russie et l'Australie. *L'Équipe* retiendra les proportions d'un corps idéal, une envergure de bras supérieure à sa taille de 7,6 cm, un torse « comparable à la coque d'un bateau », « légèrement concave », le « dos légèrement courbé », ce qui lui permet, toujours selon le quotidien, d'« aller chercher l'eau plus loin et plus longtemps ». Sans compter « l'hyperflexibilité de ses épaules, de ses coudes et ses chevilles, [qui] lui [servent] notamment dans les coulées sous-marines ». Phelps n'a besoin que de 17 minutes selon son entraîneur Bob Bowman pour récupérer... *L'Équipe* nous décrit ici parfaitement le corps-machine, un corps robotisé, caréné, profilé pour tailler dans l'eau. Le quotidien nous décrit un monstre d'efficacité et d'aérodynamisme, dessiné par un staff de médecins et d'entraîneurs, conçu, fabriqué par un système pour lui assurer la victoire dans les bassins. Faut-il vraiment rêver de cette « chose » ?

— « Tendre le poing fut un honneur » titre *l'Équipe*, ce 19 août. Tommie Smith, l'homme au poing ganté de noir précise, quarante ans plus tard, le contexte de son geste héroïque à Mexico et nous précise qu'il n'est pas surpris sur le fait qu'aucun athlète n'ait manifesté à Pékin. Il conseillerait « même à tous ces athlètes de se concentrer sur leurs compétitions. La question des Droits de l'Homme, selon Tommie Smith, est tout à fait respectable, mais elle ne

se pose pas seulement en Chine. Il faut comprendre qu'à Mexico je n'ai pas défié le gouvernement mexicain, je me suis opposé aux autorités de mon propre pays ». Précisions utiles en effet, le gouvernement venait quelques jours avant l'ouverture des JO en octobre 1968 de tirer sur les étudiants, laissant près de 300 morts sur le trottoir de la Place des Trois cultures.

— Interrogation persistante sur le 1 500 m dans *l'Équipe* du 20 août. La victoire déconcertante du bahreïmien Rachid Ramzi – une photo en contre-plongée nous le présente bras ouvert – surprend le journaliste Nicolas Herbelot. Déjà, le titre de son article « Ramzi, évidemment », puis l'ensemble de l'article lui-même mettent en doute la facilité avec laquelle l'athlète a remporté sa victoire. Le journaliste étale sa science sportive : « Rachid Ramzi est un mystère. [...] l'impressionnant vainqueur du 1 500 m [...] n'avait disputé que deux meetings. [...] C'est toujours deux de plus que l'an passé puisqu'il était arrivé aux Mondiaux d'Osaka vierge de toute compétition pour y décrocher l'argent. En 2007, l'étrange absence de Ramzi aurait été due à une blessure à la cheville. » Bref, le journaliste n'y croit pas. « Vendredi dernier, il avait bouclé une série ahurissante 3'32"89. Irrationnel. Cela ressemble à s'y méprendre à sa série des Mondiaux 2005 à Helsinki, sur le chemin de son stupéfiant [*sic*] doublé mondial 1 500-800 m. Ainsi va Ramzi qui, à force de surprendre, ne surprend plus. » Lors d'une de ses dernières courses, la manière avait « marqué les esprits. Celle d'un coureur passant dans la dernière ligne droite tous les cadors de la discipline (El-Guerrouj, Lagat, Baala) comme une mobylette sans plaque minéralogique. Désormais, il y est écrit champion olympique et champion du monde. Et ce n'est probablement pas fini. Puisque personne ne semble en mesure de lui retirer son permis ». On remarquera que le journaliste ne nous renseigne pas davantage sur les causes précises et désignées de ces victoires « stupéfiantes ». Quel est le carburant de la mobylette ? *L'Équipe* ne nous le dira jamais.

Avant la finale du 200 m, *l'Équipe* se permet un court article sur le « dopage ». Qu'on se rassure « Bolt est sous contrôle » soutient Damien Ressiot ; le champion est contrôlé par l'IAAF (la Fédération internationale d'athlétisme) et le CIO : contrôles sanguins et urinaires réguliers et inopinés comme il se doit mais auxquels personne ne croit plus depuis belle lurette, les moyens de les contourner ayant fait leur preuve. Cela permet au journaliste de recopier sagement les propos des officiels bien que le doute persiste encore un peu. « Au vu de ses résultats, ce total [Usain Bolt contrôlé huit fois] représente une garantie acceptable. » Pas franchement convaincu.

Le Pr. Michel Audran, tout en dénonçant le fantasme de l'athlète chinois génétiquement modifié admet pourtant qu'« on peut craindre que dans ce pays [la Chine] passé maître dans la copie, où l'on peut tout se procurer, les laboratoires qui inondent l'Internet de stéroïdes anabolisants, d'hormones de croissance, d'IGF-1 et de ses analogues plus puissants (des 1-3 IGF-1 et LongR3IGF-1), sans oublier l'EPO, bien sûr, ne soient pas tentés de proposer aussi ces nouvelles molécules, dont certaines sont relativement faciles à synthétiser ». Un médecin qui semble bien au courant de beaucoup de choses...

Christian Bauer l'entraîneur français des équipes d'escrime chinoises raconte l'expérience de la conquête des médailles. « Quand tu as une médaille d'or, tu es quelqu'un. Avec une médaille d'argent, tu es une merde [*sic*]. L'argent n'existe pas. Quand l'équipe féminine de sabre a terminé deuxième, personne, vraiment personne, ne m'a félicité. [...] Je comprends que les athlètes peuvent parfois craquer. On les promène, comme on promène un instrument pour valoriser la politique de la province, de l'État. C'est bien, mais à un moment donné, c'est trop. L'athlète est un homme ou une femme, qui peut exploser. »

Sur la même page deux articles « contradictoires ». En haut de la page est présentée une photo de la sprinteuse, adoptée par le Bahreïn, Rakia al-Gassra, emmitouflée dans une tunique-tchador, couverte des pieds à la tête et laissant seul un bout de visage s'extraire du camouflage ; l'athlète ressemble à une schtroumpfette avec ses cheveux maintenus par une espèce de bonnet de nuit ou de large socquette cousus à même le survêtement. Le Moyen Âge

est de retour puisque l'accoutrement islamiste est autorisé depuis Athènes 2004. Le journaliste, Dominique Bonnot, note sans sourciller que la Bahreïnienne « porte le voile avec fierté. [...] Porte-drapeau de la délégation du Bahreïn, elle est aussi sa messagère. » Dominique Bonnot est encore tout émue par les propos que lui confie un des proches de la championne. « Son message, c'est de prouver que toutes les femmes musulmanes peuvent réussir un sport comme ailleurs, tout en portant le voile. » *L'Équipe* redouble ainsi le prosélytisme religieux islamiste par le rôle éminent donné au sport. Muriel Hurtis, elle aussi, au nom d'on ne sait quelles idées de la femme, de la religion ou encore de la couleur de la peau, tiendra des propos tout aussi désastreux. « « Cela fait plaisir de voir une athlète comme elle, ça prouve que les choses commencent à avancer et à changer. C'est important. » Ce qui avance, en contraction avec la Charte olympique mais avec la bénédiction du CIO, est *mutadis mutandis* l'islamisation du sport au nom du respect de la différence et avec l'appui complice des journalistes toujours friands de nouveautés...

Pendant ce temps, la Chine fait sa moisson de médailles, au final cependant moins importante que prévue initialement dans le « Projet 119 ». Il s'agissait pour la première puissance mondiale sportive de moissonner dans les 119 plus prestigieuses épreuves sur les 302 que comptent les JO.

— Ce 21 août, Usain Bolt assomme tous ses adversaires dans le 200 m. La course est revisitée par *L'Équipe* sur les 5 premières pages, un record ! Jean-Denis Coquard, dans un article qui s'étale sous la grande photo de l'arrivée de la course où l'on voit Bolt largement en tête et distançant de plusieurs mètres ses concurrents, exulte : « En dix mètres, le nain [*sic*] du lot (1,67 m] était mangé par un ogre (1,96 m). » « *Lightning Bolt* », « ère Bolt » renchérit le journaliste aux anges mais saisi par le doute. Usain Bolt « a ébahi le monde. Il l'intrigue aussi. Tout le talent de la terre justifie-t-il cette explosion en 2008 ? La rapidité de la piste autorise-t-elle ce bond dans le temps (47 centièmes grappillés en une course) ? L'émergence du champion s'accompagne aussi d'une telle razzia jaune et verte (Melaine Walker a encore écrasé le 400 m haies, hier en 52"64) qu'elle agrège suspicion sur émotion. » Sur une demi-page, l'athlète « taillé pour l'Histoire » correspond à une addition bien simple : « Son âge : 22 ans + sa taille : 1,96 m + son poids : 83 kg + l'amplitude de sa foulée : 2,65 m + sa pointure : 47 = ses records du monde sur 200 m et sur 100 m. » La machine de guerre est prête à l'emploi grâce à « un mental déconcertant », « une musculature équilibré », « une foulée ample et véloce », « un pied explosif » mais des « pointes banales »... Humain, trop humain ?

— *Ter repetita* le 22 août pour Usain Bolt, victorieux du 4 x 100 m, désormais appelé le « roi Usain ». Humain, trop humain !

— « Les Bronzés », « Les Barjots », « Les Costauds », « Les Experts » tels sont les sobriquets successifs attribués aux joueurs de l'équipe de France de hand-ball. Mais attention, tous sont de « grands professionnels » malgré les frasques des uns et des autres ! nous confirme le journaliste de *L'Équipe* ce 24 août.

— Les JO sont aujourd'hui, 25 août, achevés depuis la vieille. La 302^e et dernière médaille d'or est attribuée à l'équipe de France de handball. Sur 6 pages pleines, photos à l'appui, il n'y a que de la joie, de l'exultation, de l'allégresse, de la jubilation ; *L'Équipe* s'étale à rendre compte de la réalisation d'« Un pur chef d'œuvre » sans doute comparable dans l'esprit des journalistes à une création artistique d'un type nouveau. La « première » de *L'Équipe* est consacrée à « L'apothéose », soit la victoire des handballeurs présentés comme des « modèles » « par tous ceux qui dès aujourd'hui rêvent d'un grand destin dans quatre ans à Londres », selon Patrick Lemoine. Modèle sportif, certes, mais un tel modèle doit-il modeler d'autres modèles ? Puis, tout y passe : « Feu d'artifice », « Karabatic, évidemment », « Tellement apaisé... », et encore « Les fauves sont lâchés » où l'on nous décrit les frasques

des nouveaux champions olympiques : découpage d'un bel habit de soie rouge en bandelettes transformées par les joueurs en bandeaux ; mais surtout Cédric Paty « le bizut du lot, condamné à déambuler en perruque blonde dans un très raffiné déguisement de jeune femme... » Ce que les journalistes traitent bien à la légère et à leur façon : « Fidèles à leur réputation, les champions olympiques ont maintenu leur niveau de performance dans la nuit... »... Ceux que l'on désigne sous le nom de « modèles ».

Deux champions sortent finalement du lot des athlètes de ces Jeux : Michael Phelps et Usain Bolt. Interrogés par *l'Équipe*, vingt-deux médaillés d'or des JO de Pékin votent en majorité pour Phelps méritant, selon *l'Équipe*, « le titre officiel, mais ô combien glorieux, de meilleur athlète des JO 2008. Si Phelps a fait sauter la banque, Bolt a assuré le meilleur show. C'est donc d'un strict point de vue sportif qu'il faut les départager ». Et là, Phelps remporte une nouvelle « victoire », celle de la démocratie des sportifs appelés à voter pour le meilleur d'entre eux. Sans doute, là encore un modèle !

Pour conclure en images

Tout au long de ces journées olympiques, *l'Équipe* a favorisé la présence de l'image photographique dans ses pages. L'image a été à l'honneur à la télévision et dans la presse, l'une complétant l'autre, les images formant un flot ininterrompu à la fois mobile à travers les écrans et immobile dans les pages intérieures du premier quotidien du sport. *L'Équipe* a donc multiplié les images de sportifs, en plein effort, au repos, exultants, abattus, souriants, tristes... Les pages ont été en effet envahies par des images de grand format, colorées, parfois chatoyantes, des images mises en avant comme les plus expressives possibles, démonstratives, éloquents, intenses. Des articles, quelquefois copieux, ont accompagné ces images, et ce furent de longues interviews qui n'en finissaient pas... Reste surtout l'image en tant que cœur de la page, et l'image en tant que *mobilisation visuelle* du lecteur, voire plus loin en tant que *construction mentale* de la perception du lecteur définissant précisément et en retour l'image comme puissance hégémonique. Reste que la nature même de ces images – en l'occurrence sportives – participe aussi de cette hégémonie parce qu'il s'agit justement du sport : sa brutalité et sa violence intrinsèques, sa sauvagerie corporelle poussant à la bestialité, la férocité des rapports sociaux qu'il induit, bref son inhumanité structurelle. L'image en est imbibée, imprégnée, pénétrée. Mais l'essentiel de la force de ces images de sport ou de sportifs tient surtout dans leur présence ou plutôt dans leur apparition même au cœur de la page et presque en tant que page. La présence permanente des images de sport étalées sur des surfaces inhabituelles de la page, mangeant en quelque sorte le texte, grignotant les colonnes dévolues au texte, donne ce caractère d'essentialité à la chose vue, à l'événement se redoublant du fait de cette coupe franche sur la réalité qu'atteste justement la photographie. Surtout, dans l'image sportive, il y a la fixité, le caractère figé, immobile de la photographie, cet arrêt par le truchement de l'image du mouvement lui-même, le blocage ou la *neutralisation* de la gestuelle sportive en tant que telle. Le caractère ambigu de l'image sportive est là dans la contradiction d'une coupure sur le vif du sport. Elle permet de fixer sur une vaste surface d'impression un moment de sport ou plus exactement son caractère exhibitoire⁴. À travers l'image le sportif s'exhibe de manière involontaire, comme si de rien n'était, mais dans des situations ou des postures qui n'appartiennent qu'à lui.

L'Équipe se révèle un support permanent d'informations à base d'images avec sa façon d'album quotidien : le passage des sportifs dans l'univers enchanté des JO. Cette façon de collection d'images que l'on nous colle sous les yeux participe d'un étourdissement, d'un

4. Cf. Alain Gauthier, *Du Visible au visuel*, Paris, PUF, « Sociologie d'aujourd'hui », 1996, p. 64 sq. Lire également du même auteur : *L'Impact de l'image*, Paris, L'Harmattan, 1993.

vertige, d'une ivresse car « l'image n'appelle jamais qu'une autre image, proche de son double. Il en résulte un excès d'images qui demeure un des problèmes lancinants du système de masse ⁵ ». À moins que l'excès ne soit pas le problème mais tout au contraire la solution... *L'Équipe* doute de plus en plus de la réalité des performances des néo-monstres du XXI^e siècle. Elle n'en continue pas moins à les exposer, à les exhiber en rajoutant dans le rapprochement improbable entre sport et démocratie. *L'Équipe* nous dit ses doutes sur le dopage tout en défendant sur le fond la cause du sport. Dans un savant mélange d'images à profusion et d'affirmations bien prudentes sur le dopage des meilleurs athlètes de la planète, *l'Équipe* montre la confusion dans laquelle se trouve ce journal. Écraser par l'image le support pour mieux dissimuler un contenu impossible... À suivre.

5. *Ibid.*, p. 10.